

Svetlana Žuchová

Voleurs et témoins

Extrait

1.

Vraiment. Vraiment, je ne voulais pas voler. Je voulais juste prendre soin de ma femme, comme un type bien. Comme les enfants l'apprennent à l'école. Ce serait mieux si je rentrais chez moi avec un salaire en lui apportant du chocolat. *Merci* ou *Lindt*. Ou alors un joli bijou. Même de pacotille. Un de ces bracelets en verre de Murano que l'on vend aux touristes dans les kiosques sur la grande place. Ce serait mieux si je pouvais l'inviter à dîner tous les cinq du mois. Si nous pouvions être assis sur la terrasse d'une de ces pizzerias au bord du canal et partager une pizza. Végétarienne, telle que Marisia les aime. Ou s'acheter une bouteille de vin blanc et, en rentrant de la pizzeria, s'arrêter à la vidéothèque. N'importe qui préférerait choisir ce genre de vie. Une vie toute simple. Si simple, qu'elle n'existe probablement pas.

Mais je ne me souviens plus de la dernière fois où j'ai touché un salaire. Où j'ai tenu dans mes mains une poignée de billets qui avaient l'air comme repassés. Sans parler d'un compte en banque. Le compte en banque fait partie de cette vie simple dont je me suis éloigné sans m'en apercevoir. Progressivement, comme quand un enfant grandit et n'entre plus dans ses chaussures. Pas du jour au lendemain. Pas exprès. Doucement, comme quand la nuit commence à tomber. C'est comme cela que je suis devenu un voleur.

C'était l'époque où Marisia disait qu'elle ne savait pas cuisiner. Où nous avons fait connaissance. Où nous avons pris pour la première fois un petit déjeuner ensemble et que les œufs au plat se sont répandus comme des flaques après une grosse pluie. Comme de la vase chaude au fond d'une source thermale. J'étais assis dans son salon et j'observais cette pièce qui n'était pas la mienne. À l'époque, elle et Gregor partageaient encore le même appartement et tout le monde avait du travail. Nous étions sur la bonne voie. Ce premier matin, Marisia m'a apporté plusieurs assiettes avec des œufs dont le jaune dégoulinait orné de lambeaux de blanc. Presque nue. Des œufs cassés en morceaux comme de la glace.

Comme de la glace fine dont les reflets sont argentés au soleil. Elle a gratté les morceaux sur la poêle rouillée avec une spatule, les a disposés en petits tas sur l'assiette, et me les a apportés au salon où j'étais assis et où je lui demandais si elle n'avait pas besoin d'aide. Mais Marisia ne voulait pas qu'on l'aide. Elle disait qu'elle allait apprendre à cuisiner. Soi-disant qu'elle était végétarienne. Elle prenait ses déjeuners à l'école maternelle et s'achetait un morceau de pizza pour le dîner. Ici, au kiosque à l'angle de la rue, où les Turcs vendent des sandwiches au porc et des saucisses grillées sur une poêle en fonte. Et des pizzas végétariennes qu'elle achetait tous les soirs en rentrant du travail. Car elle était végétarienne et elle ne connaissait rien à la viande. Mais maintenant elle apprendrait à cuisiner, disait-elle en riant. Ce matin où nous avons pris pour la première fois le petit déjeuner ensemble. Elle apprendrait à cuisiner et elle satisferait tous mes souhaits. Comme le ferait une bonne épouse envers son mari.

Elle a, en effet, beaucoup cuisiné par la suite. La cuisine sentait l'huile brûlée. Nous aérions souvent, parce que Gregor ne supportait pas l'air lourd. À l'époque, il habitait encore avec nous, même s'il passait l'essentiel de son temps dans sa chambre. Ensuite, Marisia a voulu que j'aie chercher de la viande. Car elle n'y connaissait rien. Elle était végétarienne, mais elle voulait bien me préparer des escalopes panées. Elle m'a raconté comment, autrefois, sa grand-mère l'envoyait chez le boucher. Dans ce pays qu'elle appelle à présent sa patrie. Rapporter des côtes de porc ou de la poitrine. De l'épaule ou du jarret. Elle trouvait drôle l'argot des bouchers dont elle ne comprenait rien. C'est pour cela qu'elle m'a demandé d'aller faire des courses. Pour que je choisisse quelque chose de bien. J'étais content de pouvoir l'aider. J'ai pris un peu d'argent. Car à l'époque, nous en avions encore, même si je n'avais plus de compte en banque depuis longtemps. Depuis que j'étais arrivé, en fait. C'était trop compliqué. À la banque, on me demandait des papiers et des justificatifs. Borko, mon patron à cette époque, me payait de toute façon en liquide. Nous n'avions pas besoin de compte. Mais l'argent ne manquait pas. Je travaillais sur le chantier et tous les vendredis, après le travail, Borko me payait. Il comptait toutes les heures travaillées de la semaine et, de sa petite

caisse métallique, sortait ensuite une liasse de billets attachés par un bandeau en papier. Les billets avaient l'air comme repassés. Comme découpés dans du papier bristol quand les enfants jouent à la marchande. Les doigts glissaient sur le papier rigide. Borko les conservait tous à la banque. C'est là qu'il allait les chercher pour nous, puis il les apportait dans la caisse métallique qui fermait à l'aide d'un code numérique. Tous les vendredis après le travail, tandis que nous nous changions, et que, impatients, nous fumions devant le bungalow du chantier. Tandis que nous étions très pressés de voir Borko avec son casque rouge et sa caisse métallique finir son tour de chantier au milieu des bétonnières et des sacs de ciment. Je mettais ensuite les billets, pliés en deux, dans la poche arrière de mon pantalon. Comme autrefois, quand je mettais de côté le petit papier alu du chocolat que je faisais briller avec l'ongle jusqu'à ce que l'alu se torde comme de l'or. Je pensais toujours à Marisia à ce moment-là. À la maison, j'étais les billets sur la table comme si c'était des cartes à jouer. Il y en avait tellement qu'ils ne pouvaient pas tous être posés l'un à côté de l'autre. Ils se superposaient comme les écailles d'un serpent exotique. Comme les tuiles colorées du toit d'une maison. C'est ainsi que Marisia les voyait en rentrant dans le salon. Marisia était très prudente avec l'argent. Elle me demandait toujours si Borko ne me volait pas. S'il comptait exactement toutes les heures. Si moi, de mon côté, je ne notais aussi pour pouvoir vérifier. Et moi, je lui assurai que Borko m'avait bien payé chaque minute travaillée. Je lui montrai un petit calendrier sur lequel je notais, en effet, tous les jours, le nombre d'heures travaillées. Ce n'est pas que je ne faisais pas confiance à Borko. Mais comme je n'avais pas de compte en banque, je voulais avoir au moins un petit calendrier qui permettait de maintenir de l'ordre dans ma vie. Parce que ce genre de choses c'est important. Derrière, il y avait les adresses et les numéros de téléphone de mes amis. À côté de chaque mois, un rappel des anniversaires. À chaque date, le nombre d'heures travaillées. À chaque vendredi, le montant du salaire que je recevais de la part de Borko après le travail. Même si je n'avais plus mon compte en banque, j'avais au moins mon petit calendrier. De l'ordre dans ma vie. Et Marisia apprenait à cuisiner.

C'était ainsi tous les vendredis. Le rituel du soir. J'étais les billets de Borko sur la table comme des cartes à jouer et j'assurais à Marisia qu'il n'en manquait aucun. Nous nous réjouissions de ces billets. Nous les caressions. Nous les comptions, les triions et les mettions en tas. Avec ceux qui nous restaient de la semaine précédente. Car Marisia insistait pour que nous fassions des économies. Pour que nous mettions les billets et les pièces dans la boîte à thé en métal. Ceux que nous n'avions pas dépensé d'un vendredi à l'autre. La boîte à thé en métal vert était notre banque. Elle ressemblait à celle dans laquelle on vend du thé en vrac au marché. À celle qu'on vous offre pour votre anniversaire quand on ne sait pas trop quoi vous offrir. Une boîte en métal qui, par endroit, perdait son émail vert.

Tous les vendredis, Marisia entraînait dans le salon comme dans une pièce avec un arbre de Noël illuminé. Comme un enfant après le passage du Père Noël. Les billets étaient étalés sur la table comme des cartes à jouer. Marisia se penchait et en choisissait quelques-uns. De manière réfléchie, comme si elle cherchait ceux dans lesquels était gravé son destin. Prudemment, comme si elle pouvait déchiffrer le sens de la carte à partir de son dos. Comme si elle devait se concentrer sur ce que les cartes lui disaient. Ensuite, elle mettait l'argent à la banque. C'est comme ça que nous l'appelions. La boîte à thé, dans laquelle s'accumulait notre fortune d'une semaine à l'autre. Elle sortait les billets de la boîte pour en rajouter d'autres. Chaque vendredi, elle les recomptait encore et encore. Même si elle savait toujours parfaitement combien il y en avait. Elle triait les billets et les mettait ensemble selon leur valeur. Elle les enroulait ensuite en tubes étroits pour y voir un peu plus clair. Pour qu'ils rentrent tous dans la boîte. Parce que, à l'époque, il y en avait encore pas mal. Il ne nous arrivait que de temps en temps de manquer d'argent pour finir la semaine. D'être obligé, dès le mercredi, de toucher à l'argent de la banque. Même si notre tirelire était posée sur l'étagère tout en haut du placard, je ne l'ouvrais jamais sans Marisia. Quand l'argent de la semaine était dépensé, j'attendais qu'elle rentre pour qu'elle me sorte un des billets de la boîte à thé. Marisia les recomptait à nouveau à cette occasion. Elle disait ensuite que nous devrions faire un peu plus attention la

semaine suivante. Ne pas acheter du pain complet, mais juste du pain ordinaire. Du lait à la place de la crème liquide. Des pommes locales à la place des bananes.

Marisia n'était pas radine. Et ce jeu avec les billets n'était pas une question d'argent. Nous le savions tous les deux. N'ayant pas de compte en banque et habitant clandestinement dans l'appartement de quelqu'un d'autre, nous avions besoin de ce genre de rituels. Les rituels allaient nous assurer une vie normale. Ou au moins normale en apparence. Après que Gregor a déménagé et que nous sommes restés seuls dans son appartement. Comme des prisonniers qui se rasent et se lavent les dents deux fois par jour, et qui, pourtant, ne tiennent pas tant que cela à l'hygiène. Faire des économies était un jeu qui était comme la colonne vertébrale de la vie ordinaire à laquelle nous n'avions pas voulu renoncer. Il aurait suffi de ne pas faire attention juste un instant pour tout détruire. Comme un enfant qui entrouvre la main dans laquelle il tient un ballon gonflable. Il relâche sa prise un court instant et le ballon s'envole comme un pigeon voyageur. C'est pour ça que nous faisons très attention avec Marisia. Nous nous raccrochions à la vie ordinaire à tout prix. C'est pour ça que, tous les vendredis soir, j'avais hâte de rentrer, les poches remplies de billets encore tous chauds. Que Marisia et moi allions chérir comme s'ils avaient été les embryons de nos propres enfants.

Mais quand Marisia m'a envoyé à la supérette acheter des escalopes, je n'avais plus rien. Je pouvais compter pleinement sur Marisia. Le matin, elle me préparait deux tranches de pain et, entre les deux, elle mettait un œuf dur coupé en rondelles. Un casse-croûte, emballé dans une serviette en papier et dans un sachet plastique. Comme autrefois le goûter de dix heures pour l'école, pour la seconde récréation. Elle durait vingt minutes, et les enfants étalaient sur leur bureau de petites nappes repassées. C'est pour ça que je n'avais pas besoin d'argent. Dans la journée, j'avais le casse-croûte de Marisia, rangé sur l'étagère supérieure de l'armoire en métal dans laquelle je gardais mes affaires personnelles sur le chantier. Et le soir, Marisia cuisinait quelque chose. Comme le jour où elle m'a envoyé à la supérette acheter de la viande. Ça devait être un jeudi soir. Je faisais attention à mon argent à cette époque-

là. Il ne m'arrivait pas de me retrouver les poches vides. Les gars du chantier apportaient des canettes de bière, mais moi, je renonçais à tout pour Marisia. C'était notre monde. Nos économies et notre chemin vers une vie meilleure. C'est comme ça que nous nous le disions sans cesse avec Marisia. Que si nous faisons attention et que nous mettions de l'argent de côté, tout irait mieux. Qu'un jour, nous aurions un vrai compte en banque et un livret A. Nous serions un jour comme tous ces gens qui paient au supermarché avec leur carte de crédit. C'est pour ça que je n'avais plus rien cet après-midi-là. Le jour où Marisia m'a envoyé à la supérette acheter de la viande. Qu'elle voulait préparer rien que pour moi, car, elle, elle était végétarienne. C'était un jeudi et moi, si j'avais été seul, j'aurais tenu sans argent jusqu'au vendredi. Grâce à l'en-cas de Marisia, qui m'aurait suffi pour la pause de midi. En attendant la paie que Borko m'aurait donnée après le boulot. Mais Marisia m'a demandé elle-même de prendre de l'argent de notre banque. Elle a pris la boîte à thé du placard et en a sorti un des billets roulés. Nous pouvions nous le permettre de temps en temps, prétendait-elle. La viande à la place de la purée de pommes de terre. La supérette se trouvait dans un immeuble à deux pas de la maison et, dehors, il neigeait. J'ai pris mon manteau, le billet de Marisia et je suis parti acheter la viande.

« Pas de poulet, ni de poisson, a dit Marisia. Le poulet s'envolera et le poisson partira à la nage. Ils emporteront notre bonheur avec eux. Je veux une vraie viande de toute façon. Pas de volaille, pas de bâtonnets de poissons. »

Dans la supérette, je suis resté devant le rayon boucherie pendant un moment. Sur le mur, je voyais accrochés des morceaux de porc saignants et du lard blanc à peau épaisse. En bas, dans les congélateurs, il y avait des paquets avec des escalopes emballées dans du film plastique sur des plateaux de polystyrène. Les vendeuses en tablier prenaient les morceaux de viande des crochets et les montraient aux clients. Elles les tapotaient et en faisaient l'éloge. Ensuite, elles coupaient la viande avec un couteau en acier, la mettaient sur la balance et l'emballaient dans du papier gras. Quand elles donnaient la viande emballée aux clients, par-dessus le comptoir, du jus de viande dégoulinait des paquets. Comme

de l'urine pleine de sang. Je voulais faire plaisir à Marisia. Lui apporter une escalope joliment emballée. Comme preuve que nous faisons partie de ceux qui pouvaient se le permettre. Je savais ce qu'elle penserait si j'avais déposé sur la table de la cuisine un paquet emballé n'importe comment. Le paquet sur lequel le jus de viande coulerait comme sur une nappe en plastique facile à laver. Elle penserait que nous ne sortirions jamais de ce monde-là. Que nous aurions à jamais les mains collantes de gras et couvertes de jus séché de viande crue. Que nous resterions à jamais des cannibales. Une végétarienne qui n'aimait pas la viande. Elle penserait que nous ferions à jamais partie de ceux dont la cuisine est empestée par l'odeur des tripes de poulets. Nous voulions être des gens de la catégorie au-dessus. Au moins faire semblant. Nous n'avions pas de compte en banque, mais nous mangerions de jolies escalopes emballées dans du plastique. Éclairées d'en haut par une lumière rouge pour leur donner un aspect frais.

J'ai traîné un moment autour des congélateurs et j'ai choisi les deux tranches de porc les moins chères. Avec l'os. Et c'est à ce moment-là que l'idée m'est venue à l'esprit. Le paquet de viande était petit et propre, il était presque aussi petit que la paume de ma main. Je voulais faire plaisir à Marisia. J'avais le billet roulé dans mon portefeuille. J'ai mis la viande dans la poche de mon manteau d'hiver, traîné encore un peu autour des rayons de sucreries et je suis sorti du magasin.

Je ne voulais vraiment pas voler. Je voulais faire plaisir à Marisia. Et je voulais, comme un homme, un vrai, m'occuper de ma femme. C'était comme un jeu d'enfant. Je partirais chasser et Marisia cuisinerait le butin. Et nous deviendrions ainsi des gens ordinaires. En respectant minutieusement nos règles. Comme un vieillard qui part se promener tous les matins. Pour ne pas perdre l'habitude, même s'il connaît par cœur le trajet. Il suffit de dormir un peu plus longtemps une seule fois pour qu'il ne puisse plus jamais quitter son lit. Se laisser dominer par la paresse et se dire que le vent souffle trop fort. Et, le lendemain, il n'aura plus la force de descendre le sac d'ordures jusqu'à la poubelle d'en bas. C'est pour ça que nous ne pouvions pas renoncer avec Marisia. À devenir des gens ordinaires. Ceux que nous voyions le samedi après-midi

dans le parc. Des mamans qui allumaient leurs cigarettes près des bacs à sable, parce qu'elles ne fumaient pas à la maison. Des gens qui avaient de banals comptes en banque. Une famille où la mère cuisinait et le père lisait le journal. Quand Marisia, ce soir-là, a préparé la viande volée, nous avons cette vie à portée de main.

«Ce devrait être ainsi tous les soirs», a dit Marisia. Elle était habillée juste d'une culotte et d'un chemisier, et cela me rappelait le matin où j'avais pris le petit déjeuner chez elle pour la première fois. À l'époque où Gregor habitait encore dans l'appartement à ma place. Je voulais rendre le billet à Marisia, mais j'ai changé d'avis. Le vendredi suivant, je l'ai mis avec les autres billets que Borko m'avait donnés ce soir-là. Il revint ainsi dans le circuit sans que Marisia ne se doute de quoi que ce soit. J'avais étalé à nouveau les billets sur la table. Avec celui que j'avais pu économiser la veille. En rangées régulières, tous tournés avec la même face vers le haut. Marisia m'avait demandé si je faisais confiance à Borko. Nous connaissions tous des histoires de patrons voleurs. Nous étions tous complètement à leur merci, mais je faisais confiance à Borko. Nous avons cajolé les billets un petit moment. Nous les avons triés en petits tas. Nous avons posé des piles de billets de différentes valeurs, l'une sur l'autre, disposées à angle droit. J'avais pris ensuite les billets dans ma main et je les avais tenus un peu devant Marisia. Comme un serveur qui tient un plateau de champagne pendant une fête chic. Le salaire de la semaine reposait sur ma main droite comme sur un plateau, ma main gauche était cachée derrière mon dos comme si je tenais une serviette blanche.

J'ai dit: «Madame».

Marisia a ri et a tiré au sort les billets qui devaient être mis de côté cette semaine. La somme changeait selon la valeur des billets qu'elle tirait au hasard. C'est pour ça qu'il y avait des semaines où nous disposions de plus d'argent que les autres semaines. Mais le rituel ne devait pas changer. Marisia rangea l'argent à sa place. Nous étions des gens ordinaires. Nous avions des projets et des économies. C'était l'époque où tout était encore comme il fallait. Je n'avais pas de compte en banque, mais j'avais un salaire. J'habitais avec Marisia. Je ne voulais vraiment pas voler. Je n'ai pas compris comment, petit à petit, cette vie ordinaire a pu disparaître. Tout comme l'enfance.

2.

Je ne sais pas depuis combien de temps Janut me trompait. Nous nous cachions mutuellement de plus en plus de choses. Par respect l'un pour l'autre, nous nous enfoncions dans le labyrinthe des choses dont nous ne parlions plus. Comme des oiseaux affolés, piégés dans des filets. Nous nous mentionnions avec légèreté. Instinctivement, comme l'enfant quand il tète. C'est pour ça qu'il a dit qu'il s'était senti soulagé. Maintenant, que nous avons enfin réussi à en parler. Quand nous avons hurlé l'un sur l'autre, comme si le barrage avait cédé subitement. La porte de l'écluse s'est levée après quelques années. Nous avons dit tous les deux ce qui nous gênait chez l'autre et ce que nous ne voulions plus dans nos vies. Mes propos sur le vieillissement et sur les cheveux blancs. Et ses promesses éternelles d'une vie nouvelle.

Je ne dis pas que ça ne m'a pas étonnée. Le jour où, pour la première fois, je l'ai appris. Il semblait que Janut aurait fait n'importe quoi pour moi. Qu'il m'obéissait aveuglement. Et moi, moi aussi, je lui disais toujours tout. Comme si c'était une récompense. Nous étions très proches. Nous étions persuadés que nous étions sur la bonne voie. Qu'ensemble, nous avions recommencé depuis le début. Une vie nouvelle, sans faute. C'est pour ça que je voulais être sincère avec lui. Tout lui dire. Lui dire que je vieillissais petit à petit. Maintenant, il me dit qu'il n'a plus la force de m'entendre dire cela. Qu'il veut encore avoir l'impression qu'il a la vie devant lui. Qu'il peut la recommencer. Qu'il a encore du temps pour tout et qu'il peut tout gérer lui-même. Moi aussi, je sais que ce n'était pas facile ces derniers temps. Depuis que Borko a arrêté de le payer. Janut ne cherchait même pas un autre travail. Nous avons commencé à puiser dans nos économies. Pendant un moment ça allait, mais, finalement, il ne nous est resté que mon salaire. Et ça, il ne pouvait pas l'accepter. Il a dit qu'il était encore jeune. Il rêvait que tout cela change, qu'il allait recommencer. Recommencer, comme si c'était aussi facile que ça. Comme si la vie pouvait être coupée comme une corde trop longue. S'il y a

une partie sale ou si le bout est effiloché, il suffit de les couper et de les jeter. De toute façon, il en restera encore suffisamment. C'est comme ça que Janut imaginait son nouveau départ. Ensuite, il a aussi commencé à voler. Comme s'il ne savait pas qu'il était inévitable qu'on l'attrape un jour. Je n'arrive pas à m'y faire. Même s'il dit que c'était à cause de moi. Lui, de son côté, il a du mal avec mes propos sur les cheveux blancs. M'a-t-il dit et il est parti.

J'ai commencé à en parler tandis que la situation était presque idéale. Gregor avait déménagé et il avait donné son accord pour que Janut emménage à sa place dans l'appartement. Nous avions tous les deux arrêté de fumer. En guise de lit, nous avions un matelas gonflable sur lequel nous nous asseyions comme sur un canapé. Comme en été au bord d'un lac. C'est là que je l'ai dit à Janut. Les personnages des livres arrêtent de fumer au moment où il y a un changement considérable dans leur vie. Quand ils divorcent ou quand ils sortent de taule. Quand ils commencent à croire en Dieu ou quand ils ont un enfant. Quand ils se débarrassent de leur vie moche et vieille et commencent quelque chose de nouveau. Quand ils réussissent à couper le bout effiloché de la corde et qu'il ne leur reste que celui qui est propre, qui n'a pas encore servi. Ils l'enroulent, le mettent doucement dans une poche et le gardent pour les temps difficiles. À l'époque, moi aussi, j'imaginai ça. Pour moi et Janut. À partir de ce moment-là, tout aurait dû être différent. La seule chose qui liait Janut à son ancienne vie, c'était les deux vieilles boîtes en carton marron dans lesquelles il avait apporté ses affaires. Il les a transportées à travers toute la ville et il a pris le métro avec. Nous ne connaissions personne ayant une voiture. En sortant du métro, il a été obligé de laisser l'une des deux boîtes chez le vendeur de journaux. Tandis qu'il remontait l'autre jusqu'au coin de la rue. Il est redescendu ensuite la chercher. Je l'ai attendu devant l'entrée de l'immeuble et l'ai aidé à tout transporter jusqu'à l'appartement.

Bien sûr que j'imaginai tout ça différemment. Ce premier jour où je commencerais à vivre avec quelqu'un. Cela aurait dû être dans une autre ville et dans un autre pays. C'est moi qui aurais dû déménager et pas lui. Il aurait dû longtemps insister, mais moi, j'aurais dû être contente de ce que j'avais. De l'appartement

à l'intérieur douillet et du loyer que j'aurais pu payer facilement grâce à mon salaire. À chaque fois qu'il aurait abordé la question du déménagement, j'aurais changé de sujet. Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois que je me serais laissé persuader. Et ensuite, le jour convenu, j'aurais dû, bien habillée, sonner à sa porte. Le camion de déménagement aurait dû m'attendre en bas, devant le portail. Il aurait dû dire: «Bienvenue à la maison» et descendre avec moi.

La réalité était évidemment différente. Janut a emménagé chez moi surtout parce qu'il n'avait nulle part où aller. Il dormait dans l'appartement de Borko, mais celui-ci lui demandait tous les soirs s'il avait déjà trouvé quelque chose d'autre. Si, au moins, il cherchait. Janut voulait me persuader que Borko l'aimait bien. Qu'il voulait l'aider. Il savait que c'était dur au début. L'appartement de Borko était loin de la ville. Il fallait prendre le bus à partir du terminus du métro et continuer ensuite en tram. Puis marcher encore un quart d'heure. Cependant, ce long trajet ne gênait pas Janut. Il ne cherchait pas un autre logement en fait. Il s'attendait à ce qu'il se passe quelque chose. Quelque chose qui allait changer sa vie. Il l'a dit comme ça ce soir là, quand il a apporté chez moi les deux boîtes en carton avec ses affaires. Et il m'a serrée très fort dans ses bras. Parce que son attente venait d'être récompensée. C'était moi qui étais arrivée, pour lui. Moi aussi, j'ai cru que nous nous étions mutuellement arrivés. C'était pour ça que je lui ai proposé si rapidement d'emménager chez moi. Quand il m'a dit qu'il habitait chez Borko, qui, tous les soirs, cherchait à le chasser. Et Janut ne s'est pas laissé prier longtemps. Dès le lendemain, il a annoncé à Borko qu'il s'était trouvé un logement. Le soir, il a mis ses affaires dans les boîtes en carton et il les a emmenées chez moi en deux fois par le métro. Je suis descendue du troisième étage en bas de l'immeuble et je l'ai aidé. J'étais en bas de jogging et en T-shirt. Les cartons étaient mouillés et salis par la boue, car, dehors, il tombait de la bruine. Quand nous avons voulu les soulever, le papier a commencé à partir en miettes. Nous nous sommes salis les mains et des tâches crasseuses restèrent incrustées sur le linoléum. Nous avons alors laissé les cartons dans l'entrée et nous nous sommes assis sur mon matelas gonflable. Comme au bord du lac de Rusovce. Et c'est à ce moment-là, que je l'ai dit à Janut. Que si nous étions des personnages de roman, nous arrêterions de fumer aujourd'hui.

«Et nous ne sommes pas des personnages de roman?» a alors demandé Janut. Tous les deux, nous avions une cigarette à la main et nous mettions la cendre dans le grand coquillage qui servait de cendrier. Le coquillage était plein. Je me suis plongée dans mes pensées. Je me suis demandée pendant un instant si nous pouvions être des personnages de roman, étant donné que tout était si différent de ce que j’imaginai. Ou si nous étions des personnages de roman justement pour cette raison-là. Si ce n’était pas grave que, lorsque j’étais descendue jusqu’à l’entrée de l’immeuble, il n’avait pas mis ses mains autour de ma taille. Et que, moi, je n’avais pas plié les jambes au niveau des genoux et qu’il ne m’avait pas fait tourner jusqu’à ce que nous ayons la tête qui tourne. En tout cas, c’était un nouveau départ. «Si, nous le sommes bien», me suis-je répondue. Et nous avons arrêté de fumer. Pas complètement toutefois. Nous gardions toujours un paquet de cigarettes à la maison. Nous n’étions pas très riches, à l’époque, mais ça allait. Janut travaillait pour Borko sur les chantiers, et moi, je travaillais au noir dans une école maternelle. Juste dans la rue à côté, j’allais donc travailler à pied. Je n’avais pas besoin de ticket de métro, ni de plan de la ville. Mais quand Gregor a déménagé, nous avons été obligés de payer le loyer tous seuls. Le téléphone et l’Internet en plus, car nous n’avions pas voulu nous en priver. À l’époque, ce genre de choses semblait important. Vivre comme les autres. Comme tous ceux qui jouaient avec leurs téléphones dans le métro. Comme ceux qui envoyaient des SMS en attendant le bus. Nous avons voulu être à tout prix comme tous ces gens-là. Comme ceux qui étaient autour de nous. Dans le supermarché, ils avaient leur carte de fidélité et à la maison, les meubles des grands-parents. Le téléphone et l’Internet allaient avec. Mais, après avoir payé le loyer, le chauffage, le forfait internet et le téléphone, il ne nous restait pas grand-chose. Nous gardions de l’argent à la banque. C’est comme cela que nous l’appelions. La boîte à thé en métal que nous avons trouvée sur l’étagère supérieure du placard de la cuisine. Nous en avons enlevé les miettes de thé restées au fond et nous y avons mis nos économies. Ni moi, ni Janut, nous n’avions un vrai compte. Même si nous étions allés dans toutes les banques de la ville. Partout, ils voulaient des justificatifs et des formulaires

que nous n'avions pas les moyens d'avoir. Un bail et un contrat de travail. Mais Janut était payé par Borko en liquide et moi, je n'avais pas besoin de compte non plus. Nous avons trouvé cette boîte à thé oubliée dans le placard de la cuisine. Un des anciens locataires avait dû la laisser. Dans un de ces appartements où personne ne restait au-delà de quelques mois. Des pièces destinées à un séjour provisoire. Aucun de ceux qui avaient un jour habité ici ne possédait ses propres meubles. Tout était là. La vaisselle, l'aspirateur, même les draps. En dehors de ça, il y avait énormément de bricoles que personne ne prenait la peine d'emporter. Quelques coussins en tissu tacheté gisaient sur le canapé. Un tapis de gymnastique en mousse que quelqu'un avait mis à la place du lit. Des bougies à moitié brûlées et des bougeoirs couverts de cire. Des statuettes ramenées de vacances, une tour Eiffel en plastique et quelques romans policier en format de poche.

La boîte qui sentait encore le parfum du thé faisait partie de ces objets-là. Nous ne l'avons même pas lavée pour que les billets sentent le thé aussi. Nous y avons enfermé notre argent. À la fin du mois, nous sortions l'argent pour le loyer et mettions de côté le reste des économies parfumées.

Ça allait encore à cette époque-là. La boîte à thé n'était jamais vide. Nous n'étions pas obligés d'arrêter de fumer à cause de l'argent. Nous avons voulu commencer une nouvelle vie. Ensemble et depuis le début. Dans un nouveau pays dans lequel nous serions un jour comme tout le monde. Comme tous ces gens ordinaires qui se ressemblaient tous. Mais nous gardions toujours un paquet de cigarettes à la maison. Il était rangé dans le placard sur l'étagère supérieure juste à côté de la banque. De temps en temps, nous en fumions une. Depuis que nous avons arrêté de fumer, nous apprécions davantage les cigarettes. Quand nous étions assis sur le matelas gonflable, et que nous les avions allumées, c'est à ce moment-là que nous discutons le mieux. De comment c'était avant. Et comment tout changerait un jour. Nous n'allions pas travailler au noir toute notre vie. Nous aurions un jour un bail avec nos noms à nous dessus. Des meubles que nous allions choisir dans un magasin scandinave. Nous étions très proches à cette époque. Recroquevillés sur le matelas gonflable, nous parlions à voix basse.

Comme des conspirateurs, comme des enfants sous une tente pendant les vacances. Tandis que, dans la nuit du camping, on ne voit que les lampes-torche allumées. Puis un jour, je lui ai dit comment je commençais à me sentir vieillir. C'était probablement un vendredi, après le dîner. J'ai appris à cuisiner pour Janut. Nous avons mangé et allumé une cigarette. Nous mettions la cendre dans le même coquillage que le premier soir. Sa nacre brillante était ternie de cendres. Je tenais à la main un paquet sur lequel il était écrit que fumer donnait des rides. C'est à ce moment-là que j'ai dit à Janut que je m'étais trouvé un cheveu blanc le matin même. Et Janut s'est mis à rire et a dit que ça arrivait. Que parfois il y avait un cheveu raté. Qui poussait ensuite blanc et tordu. «Le cheveu blanc est un cheveu malade», a prétendu Janut. Et il ne faut pas l'arracher, paraît-il, car il porte bonheur. Il m'a dit que lui aussi, il avait un poil blanc sur le ventre. Il a soulevé son T-shirt et me l'a montré. Long et tordu. Complètement blanc. J'ai tiré dessus. «Lâche-le!» a-t-il crié. «C'est mon porte-bonheur!»

Mais moi, je ne me laissais pas convaincre. Je savais de quelle manière, autrefois, mes cheveux brillaient au soleil. Sans un seul fil blanc. Janut m'a dit aujourd'hui qu'il ne pouvait plus supporter mes bavardages sur les cheveux blancs et les rides. Il a dit que lui, il était toujours jeune. Qu'il ne me laisserait pas lui mettre dans la tête qu'il était déjà trop tard pour tout. Peut-être que je ne devais pas entamer ce genre de conversation. Peut-être fallait-il garder certaines choses pour soi. Chacun doit surmonter seul sa propre peur. Mais c'était le soir et, dans la chambre, il faisait presque nuit. Seuls les bouts de nos rares cigarettes brillaient dans le noir. J'avais de la nicotine dans les poumons et j'avais envie de discuter. Donc j'ai dit qu'il avait tort. Que le cheveu blanc que j'avais trouvé le matin n'était pas malade. C'était un cheveu sain, ordinaire. Identique aux autres. Mais blanc. Et que, finalement, il ne s'agissait pas uniquement de ce cheveu blanc. Je lui ai demandé s'il avait remarqué que tout changeait petit à petit. Que les choses n'arrivaient pas du jour au lendemain. S'il se souvenait que, à l'époque, nous restions éveillés toute la nuit. Que nous connaissions tous les fast-foods de la ville. Ceux où on pouvait acheter des saucisses au petit matin. Les petites boulangeries

turques dans les sous-sols des maisons. Dans des rues latérales où il suffisait de frapper sur la fenêtre pour qu'on vous ouvre et qu'on vous vende du bon pain plat et chaud pour une poignée de pièces de monnaie. On ne pouvait pas tomber par hasard sur ce genre d'endroit. Avant, nous les connaissions tous bien, et nous étions sûrs de trouver ce que nous cherchions. Seulement, récemment, je suis passée à côté de cette boulangerie et j'ai vu qu'elle était fermée depuis longtemps. Je ne l'avais pas du tout remarqué avant.

«À quand remonte la dernière fois que nous nous sommes couchés au petit matin?» ai-je dit. Je ne sais pas si Janut m'a compris. Mon sarcasme l'a inquiété. C'était notre premier désaccord. Il voulait que tout soit comme avant. Il voulait satisfaire rapidement mon souhait. Il m'a demandé si j'avais envie de sortir. C'était vendredi et nous pourrions nous habiller et sortir prendre un verre. Ou danser. «Allons danser!» a dit Janut.

Et il avait peut-être raison. J'ai vraiment hésité un moment. La nicotine faisait toujours son effet. J'ai imaginé la discothèque, la musique et l'alcool. La détente qui allait avec. Mais, ensuite, j'ai réalisé qu'il fallait faire des économies. «Ce temps est révolu» ai-je dit. «Nous ne pouvons pas forcer les choses. Tu ne comprends pas?»

Peut-être était-ce une erreur. L'instant où tout a basculé. Le moment où j'ai eu pour la première fois l'idée que nous pouvions passer toute notre vie à attendre. Que nous aurions les cheveux blancs comme neige avant de signer un bail. Peut-être que j'aurais dû me laisser convaincre ce soir-là. Mettre une mini-jupe et aller me débarrasser de tous nos soucis en dansant. Car, depuis, cette idée ne me sortait plus de la tête. Je me demandais si nous ne faisons pas une erreur quelque part. Si je ne me trompais pas en faisant confiance à Janut. Quand il disait que quelque chose de beaucoup, beaucoup plus beau nous attendait encore. À l'époque, nous avons bien failli l'oublier. Mais, après, Borko a commencé à voler Janut. Je m'en doutais. Je ne lui ai jamais fait confiance, même si Janut le défendait. Soi-disant tout le monde aurait aimé avoir un chef comme Borko. Un chef qui l'avait laissé habiter chez lui. Mais, à présent, Borko punissait Janut. D'une semaine à l'autre, l'argent diminuait. Moi, je travaillais toujours à l'école maternelle, mais

Janut n'arrivait pas à l'accepter. Tous les jours, il répétait que nous allions bientôt tout recommencer. Depuis le début, une fois de plus. Pendant un moment, j'ai voulu y croire. Janut voulait m'en convaincre tous les jours. Je ne sais pas où les gens vont chercher cette certitude. La certitude qu'on peut toujours recommencer. Qu'il n'est jamais trop tard pour un nouveau départ. Comme s'ils avaient un temps infini devant eux. J'y pensais en secret mais de plus en plus fréquemment. Je ne voulais pas en parler devant Janut. Mais quand ils l'ont attrapé, je n'ai pas pu me retenir. Quand il a volé des poulets surgelés au supermarché. Comme si le barrage avait cédé. Après tout ce qui s'était passé. Il y avait trop de choses accumulées. J'ai crié et Janut m'a dit qu'il en avait assez. De tous ces discours sur la vieillesse, sur les cheveux blancs et qu'il était trop tard pour tout. Il a enfilé ses chaussures dans l'entrée, puis il est parti.